

nous serons fascinés par le rez-de-chaussée où soldats et hommes du « peuple » s'envoyaient par le gosier d'énormes quantités de bière pression, leur soif entretenue par le sel qui leur était servi dans des bols. À l'étage supérieur, l'ambiance était nettement plus élégante. La majorité des tables appartenait aux officiers de l'armée américaine en tenue de sortie, bardée de décorations multicolores. On pouvait manger de la choucroute, bien moins opulente qu'à Strasbourg, et des tartes aux fraises débordantes de crème fouettée. Les serveuses, en costume régional, aussi musclées qu'accortes, circulaient avec une bonne demi-douzaine de ces gallons de bière dans chaque main, les tenant bien haut pour que leurs seins pigeonnent et que leurs chutes de rein soient plus aguichantes. Je testai ma capacité à ingurgiter le contenu d'au moins un de ces gigantesques pots. La difficulté était moins de garder ses esprits que de contenir sa vessie distendue assez longtemps pour ne pas la vider dans la rue de toute urgence.

La suite du voyage nous conduisit jusqu'à Bruxelles où se tenait la grandiose Exposition Universelle dont l'Atomium était le fleuron. Sur l'autobahn, j'enregistrai un premier grand choc en voyant en lettres énormes la direction de la ville de Dachau; comment avait-on pu ne pas débaptiser cette ville du nom qui inspirait l'horreur de la bête immonde du nazisme et de ses camps de concentration? Était-ce possible que des gens y habitent normalement? À Bruxelles, le second choc vint de l'imperméabilité de la communication entre les Wallons et les Flamands, chacun muré dans sa forteresse linguistique où l'on disait encore couramment que le dialecte flamand ne servait qu'à parler aux chevaux. Le Pavillon Belge mettait en valeur la libre Belgique, chaleureuse et fêtarde. On pouvait approcher le Pavillon Soviétique où s'exposaient les spoutniks et les chiennes qui avaient précédé Gagarine et Titov dans l'espace. Le Pavillon Français séduisait par son architecture élancée. Il faisait très chaud ces jours-là et la visite des pavillons était exténuante. D'où le succès du Pavillon Tchèque, qui avait l'intelligence de proposer un restaurant où l'on pouvait manger de bons plats nationaux arrosés d'une bière encore meilleure que celle de Munich. On rentra par Caen et les plages du débarquement, choqués une fois de plus par l'immensité des cimetières militaires.

A cette époque-là, l'équipe de France de football gagna une troisième place inespérée à la Coupe du Monde en Suède et Charly Gaul le Tour de France, marquant la fin de la domination bretonne sur le cyclisme professionnel, déjà au profit du Normand Jacques Anquetil. Mon père m'avait acheté avec beaucoup de retard un Manurhin vert d'eau qui tenait plus de la motocyclette carénée que de la Vespa espérée lors de mon succès au bac. Le variateur continu, la petite cylindrée et les grandes roues à rayons annulaient le *plus* érotique des scooters italiens. Je n'avais pas été reconnaissant envers mes parents, aux largesses contenues par le paiement du Petit Pré, la nouvelle maison qu'ils avaient fait construire, une fois expulsés par le propriétaire malhonnête du Vieux Pavé. Jeunes gens qui allez voir « A bout de souffle », le film de Godard symbolique de la Nouvelle Vague des Cahiers du Cinéma, avez-vous saisi le sens de la réplique de Jean-Paul Belmondo admonestant le lambinant chauffeur de taxi se faisant doubler par un Manurhin?

INTERMÈDE EN ALGÉRIE - 20 JUILLET - 1ER OCTOBRE 1958

Ce voyage triangulaire en Europe de l'Ouest n'était que le hors-d'œuvre d'un plat de résistance qui m'attendait en Algérie. Je ne voulais plus passer des vacances de vitellone chez mes parents. L'un de mes amis me parla de bourses offertes par le gouvernement de Félix Gaillard, pour effectuer des stages d'infirmier rémunérés dans le bled algérien. Je vis là l'occasion de me lancer dans une première aventure à l'odeur stendhalienne, propre à satisfaire mon romantisme. Nul doute que je ne vive des scénarii de combats de samouraï, d'enlèvement par les fellaghas,

de rencontres amoureuses exotiques et dépuceletoires... Pour mon ami Huguenin, le but était d'éveiller des vocations algériennes chez les jeunes les moins casaniers. Le gouvernement de Charles de Gaulle ne remit pas en cause cette initiative qui ajoutait le piment de la découverte de l'Algérie Française proclamée par Salan, Massu, Debré, Lagailarde, Le Pen, Soustelle et compagnie. Je m'embarquai à Marseille à la fin juillet sur le Kairouan, avec un groupe d'étudiants de disciplines variées. Ce paquebot était le plus rapide de la ligne et le voyage fut bref sur une mer clémente. Je ne garde que le souvenir – impérissable pour tout dire – d'un dîner à quatre où se tenaient deux fonctionnaires de la Préfecture de Constantine. Nous sortions du coup d'état d'Alger et des treize complots du 13 mai, quand Lagailarde symbolisait la victoire de l'Algérie Française, sur toutes autres formes d'indépendance dans l'interdépendance. Ces deux personnages faisant figure d'extra-terrestres nous démontrèrent que tout cela n'était que du vent, que l'indépendance de l'Algérie était déjà programmée, que l'agitation du 13 mai n'était le fait que de quelques cerveaux échauffés et irréalistes et qu'il fallait éviter de tomber dans le mirage de la vocation nord-africaine. D'ailleurs, Mendès avait redonné le pouvoir à Bourguiba en Tunisie, Edgar Faure au Maroc. Le bombardement de Sakiet-Sidi-Youssef par l'aviation française avait fait scandale; il annoncera l'édification ultérieure du barrage électrique à la frontière tunisienne. La frontière de l'Oranais avec le Maroc était beaucoup plus calme. J'en sortis aussi médusé qu'incrédule. Ces gens-là devaient appartenir à l'Anti-France anarchiste ou franc-maçonne.

L'arrivée sur Alger au lever du soleil fit monter tous les passagers sur le pont, éblouis par la splendeur de la ville et le piqué de la lumière encore fine et nuancée. On nous parqua durant quelques heures dans la très belle cité universitaire de Ben Aknoun. Nous formions un tas de jeunes gens assommés par le soleil déjà très chaud et la lumière éclatante sur un fond de bleu outremer. Les étudiants indigènes étaient déjà en vacances et n'étaient visibles que ceux qui tournaient autour de nous en voitures de sport anglaises décapotées reluquant sans vergogne les quelques filles de notre groupe. L'effectif s'effritait au fur et à mesure des affectations tous azimuts. À Rennes, j'avais choisi Miliana, à l'ouest d'Alger. Nous n'étions plus que trois à aller dans cette direction, en empruntant le train Alger-Oran, *l'Inox*, une sorte de micheline en métal argenté qui sifflait comme dans un western. L'autre garçon descendit à Blida, non sans avoir pris des photos d'un train couché sur le flanc à la suite d'un sabotage de la voie ferrée, premier contact avec la réalité de la guerre, jusque-là absente. Je restai sans déplaisir avec une jeune femme charmante, une petite brune à la poitrine opulente comme sur les couvertures des polars du Fleuve Noir, une infirmière qui allait à Miliana comme moi. C'est alors qu'un homme entra dans la cabine et m'indiqua que j'étais monté dans un mauvais train trop luxueux pour moi et que j'étais affecté à la Section Administrative Spéciale (SAS) de Kherba, petit village de la plaine de la Mitidja, le long de l'Oued Chéelif, situé à mi-distance d'Affreville et d'Orléansville. Je quittai la jeune femme en échangeant un regard désappointé. Je descendis à Affreville où m'attendait l'adjudant-chef P***, un Alsacien très strict et courtois. Il me conduisit au lieutenant-colonel commandant le secteur où je fus brocardé sur mes chemises roses. Je compris alors que j'entrais dans une structure militaire. Je reçus un paquetage de soldat et un plan de séjour qui comportait la visite prolongée des différents postes du djebel. J'aurais à remonter le moral des troupes par une présence symbolique dans les infirmeries de campagne.

Kherba était un village de quelques centaines d'habitants. Tous les Caucasiens, les Pieds-noirs, avaient déserté la place, à l'exception de la famille qui tenait le seul bar-restaurant du lieu. On était au temps des moissons de blé dur dans cet ersatz de Middle West. La chaleur était aussi pesante et atroce que l'ennui qui m'habitera vite et le froid nocturne très vif qui glaçait l'eau de la douche matinale. Les S.A.S. étaient chargées d'administrer les populations algériennes, et plus spécialement de préparer le référendum d'octobre que de Gaulle imposait pour ratifier la Constitution de la Cinquième République. Il fallait notamment recenser les habitants de la cité,

ce qui était assez simple, et surtout ceux du djebel, ce qui ne pouvait guère se faire que les jours de marché. Il y avait une douzaine de moghaznis qui étaient d'excellents cavaliers, un charmant lieutenant, l'adjudant-chef et sa femme faisant fonction de secrétaire, une infirmière indigène jeune, rude et jolie qui excitait les conversations érotiques des mâles – on niquait beaucoup en paroles dans ce pays! – et un jeune pied-noir de mon âge qui s'occupait des transmissions radio. J'étais l'unique Francaoui civil. Les seules distractions étaient le marché indigène où je voyais des pastèques pour la première fois, les repas au restaurant où l'on buvait un vin rouge puissant pour arroser une gastronomie fruste à l'huile d'olive et qui nous assassinait en vue d'une sieste comateuse, après une marche d'un quart de kilomètre sous le soleil de midi. Je réussirai une fois à m'enivrer pendant quinze minutes avec un quart Perrier. On consultait deux à trois fois par semaine et au coup par coup. Je réussis ma première intramusculaire en injectant de l'huile camphrée dans la fesse d'un adjudant gras-double stoïque et ratai mes trois premières intraveineuses. Je commençais à songer à demander une mutation sinon mon rapatriement, quand le lieutenant, superbe dans son saroual de spahi gris et sous son calot rouge orné de la broche des SAS, faite de deux sabres turcs entrecroisés, comprit qu'il fallait que je bouge. Il m'emmena à Orléansville, encore délabrée par le tremblement de terre de 1954, quelques autres villages aussi désespérants que Kherba sinon plus, comme Rouiba, ville épice centre des nombreuses secousses telluriques qui fissaient les murs des bâtiments de la SAS. Puis le lieutenant me conduisit au sommet du col El-Aneb, piton du Petit Atlas culminant à mille mètres, où l'air était plus léger et le paysage immense. Il est situé à la hauteur de Cherchell, l'on pouvait donc apercevoir la Méditerranée à l'horizon du Nord et le sinistre massif de l'Ouarsenis au Sud. D'Est en Ouest, s'étendait sans limites la plaine de la Mitidja.

Sur le piton d'El-Aneb, le campement de la batterie du 2/30e régiment d'artillerie logeait deux cents bidasses du contingent, ce qu'il fallait d'officiers et de sous-officiers, un médecin-aspirant et deux infirmiers, tous Francaouis sauf un. Il y avait en permanence une demi-douzaine d'ouvriers du génie civil. Aux alentours, plusieurs camps de regroupement abritaient les Berbères restés fidèles à la France, avec de nombreux harkis, leurs femmes et leurs enfants. La civilisation, quoi! comparé à Kherba. Sauf à se raconter d'interminables nuits bordéliques, la conversation au mess consistait en la comparaison plus ou moins imagée entre les guerriers de l'Indochine et ceux d'Algérie. Les trois anciens de la Coloniale avaient une admiration sans bornes pour les Viêt-minhs. Il n'exprimaient aucune amertume à s'être fait battre par des hommes et des femmes qui portaient au pinacle le sacrifice de leurs vies à une cause pourrie par la métropole et liquidée par ce sagouin de Mendès *vilain comme un cul (sic)*. Le soldat professionnel de quelque bord qu'il soit est un mort en sursis, autant que ce soit le produit d'une éthique valorisante pour l'ancien de l'Indo. Surtout quand la congai se révélait être la douce et dévouée houri de son repos sur terre en attendant de le suivre au ciel. A l'inverse, le mépris pour le *fell* sous-tendait toutes les références à l'archétype du guerrier lâche, veule et félon. J'écoutais sans répondre et n'en pensais pas moins. Mes parents m'avaient longuement décrit les ressorts qui font de l'Arabe un soldat d'exception ou un tire-au-cul impénitent. Quant à l'inéluabilité de la dissociation franco-algérienne, elle avait été, je m'en rendais compte maintenant sur place, superbement analysée et transposée dans un roman que j'avais lu quelques années plus tôt et dont nul ne parle voire n'en fait une série télévisée, les *Mourad*, comme on dirait les *Jalna* ou les *Flicka*. Les fellaghas du FLN - le MNA de Messali Hadj était tombé sous ses coups - n'étaient pas des tendres prêts à livrer des batailles rangées ou des fantasias contre une armée de conscription et des régiments d'élite parachutistes ou légionnaires. Ils pratiquaient une guerre subversive avec d'autant plus de talent que les spécialistes français de la guerre psychologique commettaient plus d'effets pervers que du bon terreau pour une paix de bonne qualité. On rêvait alors d'être Anglais émancipateur des pays du Commonwealth en relative douceur. Sans doute la préservation de nos intérêts pétroliers comme ceux de la base saharienne atomique de

Tamanrasset comptait-elle davantage que les populations elles-mêmes.

Le médecin-aspirant B*** était un Montpelliérain pur jus. Assez enveloppé pour ne pas dire gras, pas très grand mais costaud, hilare quand il ne gueulait pas de sa voix qui roulait les « r », généreux et excédé par la vie du camp où il n'avait pourtant passé que la moitié du temps du service militaire légal, alors de vingt-huit mois. Il eut le temps de m'apprendre tout ce qui faisait la médecine ordinaire du bled. La pharmacie était alimentée par les drogues de l'Assistance Médicale Gratuite, bien plus riche que celle des militaires. Tout ce que j'avais appris de mon père, de la Faculté et de mon ami Huguenin, me permit de faire bonne figure auprès des deux infirmiers. B*** avait demandé une permission pour rejoindre sa femme en France. Il finit par l'obtenir, peut-être parce que j'étais là pour le remplacer. Il me jura que, s'il revenait, ce ne serait qu'entre deux gendarmes. Il tint parole, je ne l'ai jamais revu. Je lui dois deux mois extraordinaires. Je me débrouillais assez bien médicalement. La pathologie était riche et variée, souvent inimaginable en France. Bien sûr et malgré mes petites encyclopédies de poche, mes diagnostics devaient être souvent fumeux, mais je pouvais appliquer l'axiome paternel sur la primauté de la thérapeutique sur le diagnostic. J'aurai le bonheur de guérir des infections gravissimes avec une seule injection de cinq cent mille unités de pénicilline, miracle que seuls les médecins de l'immédiate après-guerre avaient connu, avant l'apparition des résistances. Je vis une redoutable épidémie de rougeole, compliquée de toxicoses qui momifiaient les nourrissons parcheminés par la déshydratation. Il y avait le trachome, les teignes, les otites, le rhumatisme articulaire aigu, les plaies cutanées surinfectées, les syphilis tardives, les gonococcies; les gens du bled ne savaient traiter les lésions dermatologiques, traumatiques ou non, que par le marc de café. J'appris à différencier ceux qu'on devrait soigner avec les petits moyens du bord de ceux qui auraient droit au traitement de luxe – la piqûre intramusculaire ou intraveineuse, le seul espéré en vérité par les malades consultants. Combien de fois, faute d'avoir assez de flacons, devrai-je décevoir des femmes rhumatisantes qui exprimaient implorantes leurs douleurs pulsatiles avec le geste universel des mains et des doigts en flexion-extension répétées, incapables de parler leur sabir pour cause de maintien du voile par les dents serrées pour sauvegarder leur pudeur de musulmanes pratiquantes. La sanction tombait, sèche et brutale, de nos trois bouches: « *macanech lebra, pas de piquouse, macache ouallou, six comprimés d'aspirine, waht elftour, maa looche, wahad sbah...* ». J'avais fini par baragouiner suffisamment d'arabe, une très belle langue, même s'il s'agissait ici d'un patois dans lequel flottaient quelques hispanismes, machacho par exemple, hein! maman. De suite, j'aimerai les mélopées chantées par les harkis de garde tard dans la nuit pour meubler leur solitude et calmer leurs angoisses.

Je menai à bien la seule urgence qui me terrorisait en fait depuis le début de mon exercice illégal de la médecine sur la terre encore française d'Algérie: un accouchement. Je me doutais bien que cela finirait par arriver et, de l'obstétrique, je ne savais rien. Ma petite encyclopédie m'informait de ce à quoi je pouvais m'attendre, mais plus j'en lisais, plus je regardais les schémas, plus mon épouvante augmentait. Les femmes du djebel accouchaient entre elles. Jamais elles ne faisaient appel au médecin. Un bel après-midi, un harki vint me voir très ennuyé et me demanda d'accoucher sa femme, arrivée à terme, mais incapable de mettre son enfant au monde. En principe, les femmes arabes avaient des périnéés défoncés et les os décalcifiés par une ostéomalacie, synonyme du rachitisme de l'adulte. Normalement, l'accouchement se faisait en position accroupie dans la mechta, les mains accrochées à la charpente du plafond; la poussée naturelle devait suffire du fait de la faible résistance du squelette des os du bassin refoulés par la tête du fœtus en voie d'expulsion. Je ne pouvais pas me dérober à cette requête. Je demandai à un des infirmiers de m'accompagner avec la cantine. Le village était fait de cahutes en branchages où l'on ne pouvait se tenir que cassé en deux. Il y régnait une chaleur étouffante et une odeur lourde de crasse et de henné. J'aimais bien ces visites aux villages où l'accueil

était chaleureux. Seuls les chiens étaient hostiles: on les tenait en respect au bout du pistolet-mitrailleur parce que la rage était endémique et qu'il ne faisait pas bon se faire mordre. Ce jour-là, la mecha de la parturiente était pleine de femmes jacassantes que je fis sortir non sans mal pour y accéder. Son mari était absent. Il n'y avait pas d'interprète. Je dus user de la force pour la faire s'allonger sur une natte. Je reçus sur le dos toute la meute de femmes hurlantes lorsque je tentai de faire un toucher vaginal. Je pris alors la seule décision qui s'imposait: ranger ma cantine et rentrer au camp. Cette épreuve était au-dessus de mes forces physiques et morales et j'étais heureux de faire mon deuil d'une expérience capitale pour un futur médecin. Deux jours plus tard, la femme n'avait toujours pas accouché et le harki se manifesta de nouveau, encore plus embarrassé et plus qu'inquiet. Je ne mis cette fois que des conditions draconiennes à ma descente au village. Il serait présent dans la case et toutes les autres femmes seraient expulsées sans exception durant toute la procédure. Tout se passa comme prévu. La femme était jeune, primipare, désabusée. Je pus la faire s'allonger et j'entrepris de lui faire le fatidique toucher vaginal. Comme je le craignais, je ne compris rien à ce que je sentais au bout de mes doigts. Je me retirai quelques instants pour délibérer avec moi-même. J'entendis un grand cri, les femmes se ruèrent dans la case, me bousculant sans me voir. *Allah akbar!* l'enfant était né, un superbe petit Djelloul. Ce n'est pas moi qui couperai le cordon ombilical, mais une femme avec un couteau rouillé qui fit l'hémostase avec deux nœuds de chiffon sale. L'enfant respirait et braillait déjà. Je réussis à lui faire l'injection de sérum antitétanique et l'instillation de nitrate d'argent dans les yeux, comme le recommandait le manuel. Il ne restait plus qu'à fêter l'événement. Le père accepta de l'arroser avec nous à la bière «Gauloise» plus que tiède que j'avais pensé à emporter. Nous rentrerons fiers comme Artaban. J'ai encore la carte que j'envoyai à mon père pour lui annoncer l'exploit. J'avais l'impression d'être devenu médecin pour de bon.

Et la guerre dans tout cela? C'était une sale guerre. Je la vivrai comme Fabrice del Dongo durant la bataille de Waterloo. Il n'y avait pas de champ de bataille. C'était une guerre de guérilla et de terroristes contre la métropole équipée comme pour la guerre de 39. Le secteur appartenait au Bachaga Boualem et n'était pas aussi agité que celui des Aurès ou de l'Ouarsenis, mais n'était pas sans danger. J'avais vingt ans à El-Aneb, la guerre était nocturne, invisible aux yeux d'un adolescent myope et sans formation préalable. Le risque principal était la mine posée sur la route, plus que l'embuscade qui nécessite davantage de présence physique. Il en explosa vingt-quatre durant mon séjour. L'artificier du FLN local n'était pas un génie de l'explosif, aucune ne fit de dégâts humains sérieux. Mais, aux dernières Pâques chrétiennes, donc un peu avant mon arrivée, une bombe de cinquante kilos piégée avait explosé sous un GMC. Elle avait occis toute une chambrée de la batterie, énorme perte pour une petite communauté. On en voyait encore le trou dans le roc de la route. Ce souvenir obsédait tous ceux qui descendaient à Duperré par la route que j'empruntais deux fois par semaine avec le convoi, pour aller acheter le Monde, présent sur le rayon du bistrot mais souvent censuré. Je luttais ainsi contre l'impression de claustrophobie ressentie dans le périmètre de deux cents mètres de côté, entouré de barbelés et flanqué de quatre postes de garde équipés de vieilles mitrailleuses Hotchkiss datant de la guerre de 14-18. Une fois, je voulus participer à une sortie sur le terrain avec une patrouille étoffée. La préoccupation principale de ce régiment d'artillerie était de vérifier que les obus de 105 explosaient bien tous au sol. Ils ne faisaient pas grand mal, faute de tomber sur des objectifs stables, mais ceux qui manquaient leurs missions explosives devaient être repérés et récupérés au plus tôt, sauf à les retrouver sous les roues des camions sous forme de mines. J'appris à ne pas laisser traîner les boîtes de singe après consommation. Elles étaient appréciées par les hommes du bled qui s'en servaient comme bidets pour leur toilette intime faite de la main gauche avec un peu d'eau... et vicieusement aussi comme détonateurs pour leurs mines. Je fis connaissance avec le bruit déchirant du fusil mitrailleur dans l'air sec. Et aussi avec l'effet érotogène violent de l'odeur de la poudre que j'expérimentai en m'exerçant à tirer avec ma MAT 49 sous

l'œil vigilant de l'adjudant-chef L***, un homme qui se réincarnera plus tard à mes yeux sous la forme de Bruno Crémer assistant Jacques Perrin dans la 317ème Section.

Un matin, je fus réveillé aux aurores par l'infirmier: deux obus de 105mm piégés avaient explosé à hauteur d'un poste avancé et il y aurait des blessés. Nous partîmes à quatre dans un command-car. J'aimais beaucoup l'instituteur, un appelé non-violent qui prenait son mal en patience en enseignant les enfants des harkis dans la petite école récemment construite et qui m'avait appris un soir à tirer avec la Hotchkiss. J'occupais le siège avant-droit du véhicule. A mon côté, l'instituteur s'était assis sur l'aile arrière, les rangers sur le marchepied, le pesant fusil Garant à la main. C'était un jour de marché à Kherba, opportunité pour déclencher un acte terroriste psychologiquement et matériellement efficace. À droite de la piste, côté ravin, descendaient une kyrielle de Berbères, qui à pied – la femme – qui à dos d'âne – l'homme – pour vendre leurs produits alimentaires, raisin et melons notamment. La fureur de l'instituteur libérée par son angoisse latente était telle qu'il avait pris son Garant par le canon et voulait faire exploser les têtes des *melons* juste à sa hauteur sur leurs ânes, avec la crosse comme au base-ball, comme le capitaine Haddock criant vengeance. J'étais malingre, vous le savez, j'eus toutes les peines du monde à le maîtriser. Le premier obus avait explosé à l'arrière d'un GMC et n'avait fait que des dégâts matériels. Par contre, le second obus avait été placé sur le sentier menant au poste avancé et le radio l'avait écrasé sous son pied. Heureusement, seule l'amorce explosa et il s'en tira avec l'incrustation d'une bonne quantité de terre dans les fesses. La charge, elle, aurait décimé les voltigeurs, si elle avait été bien amorcée. La terreur des mines justifiait la présence d'un half-track blindé loin à l'avant pour assurer la sécurité du gros du convoi. Il était conduit par K***, un Nordiste au nom polonais, un aristocrate du peuple droit et flegmatique, rassurant tant il paraissait lui-même assuré. Les véhicules du convoi, eux, dévalaient la pente à tombeau ouvert sur la route lisse et glissante à même le roc, La mine pourrait ainsi péter en arrière du camion. Il y aurait eu plus de morts par accidents du trafic que par faits de guerre proprement dits pendant la guerre d'Algérie.

La vraie guerre en Algérie, celle dont on rêvait quand on était viscéralement Algérie Française, je l'ai vue lorsque l'armée de Bigeard vint nettoyer le secteur. Je fus estomaqué par la qualité de leur matériel et leur efficacité rapide et sobre. Leur opération permettra d'organiser le référendum dans une relative sécurité. J'aurais préféré être avec eux que de vivre avec des planqués qui parfois ne sortaient pas du périmètre de la batterie durant la quasi-totalité de leur temps de service d'appelé avant d'être maintenu et supermaintenu jusqu'à plus de deux ans et demi! S'il faut faire la guerre, autant que ce soit avec des professionnels. Bigeard fut un long sujet de conversation au mess des officiers. D'aucuns assurèrent que, trop grande gueule, il ne dépasserait jamais son grade actuel de colonel. Peut-être partirait-il à la retraite avec ses deux étoiles, mais ce n'était pas gagné d'avance.

Un soir, alors qu'on sirotait le dernier perroquet rose au mess et que la nuit était noire, la vieille Hotchkiss du poste III se mit à crépiter sauvagement. Je ne connaissais pas encore le bruit de mitrailleuse et je ne savais quoi faire. Je me retrouvai seul à l'infirmierie, ce qui était le plus logique. J'étais beaucoup plus près du poste quand la mitrailleuse se remit à cracher ses 12x7. Je ne sais pas ce qui se passa dans ma tête entre le moment où je perçus le premier décibel et celui où je me retrouvai penaud à une vingtaine de mètres de la porte de l'infirmierie, à plat ventre dans la poussière. Je me relevai honteux et dépité en catimini, quoique personne ne m'ait vu. La guerre ne s'improvise pas. L'entraînement des troupes est une bonne chose. Je le conseille aux antimilitaristes, s'ils ne veulent pas mourir d'ignorance un jour d'insurrection armée.

Je ne voulus pas quitter l'Algérie avant le référendum. J'étais redescendu à Kherba pour rédiger mon rapport de stage, dont j'ai gardé la copie tapée par Mme P***. Je m'activai à dresser les listes électorales. Le FLN était devenu nerveux. Tous les soirs de la semaine précédant le scrutin, nous avions droit aux tirs de fusils-mitrailleurs dont les balles traçantes passaient au ras des terrasses des villas. Dès le soleil couché, les déchaînements d'aboiements des chiens dans les camps de regroupement indiquaient clairement que la nuit appartenait aux rebelles. Un soir, à la nuit tombée, je reçus à la SAS trois blessés arabes gisant sur la plate-forme d'un camion civil. L'un d'eux, faiblement gémissant, était saigné à blanc à la suite d'une rafale de mitrailleuse; je m'en rendis compte en palpant son front glacé et la sueur froide qui en coulait sur une peau que je devinais déjà cireuse, et en retirant ma main poisseuse de sang à demi-coagulé. Je me déplaçai dans la montagne d'El-Aneb, avec un 6,35 dans ma poche, imposé par mon radio! inquiet de mon audace, pour assister au vote. Les camions militaires en noria amenaient les Arabes du bled alentour. Ceux-ci étaient harangués par les officiers de l'action psychologique pour qu'ils choisissent le bulletin blanc du *oui* et rejettent en le crachant le bulletin violet, couleur qui porte malheur là-bas, du *non*. J'appris ce jour-là que les Arabes ne parlent pas la même langue que les Kabyles qui, de plus, écrivent leur dialecte en alphabet romain. Trop jeune, je n'avais pas le droit de voter; un jeune harki non plus qui pleurait comme le gamin qu'il était, bien qu'un des plus hardis soldats de la compagnie, quoique rendu boîteux par une ancienne coxalgie. Les scrutateurs de la plaine étaient inquiets d'avoir trop truandé en bourrant les urnes de bulletins *oui*: ils respirèrent mieux quand ils apprirent que la métropole avait plébiscité la constitution de la Cinquième République, et le Grand Charles que pourtant ils n'aimaient pas et dont ils se méfiaient.

Je pris le train pour Alger le lendemain, non sans émotion, avec en guise de souvenir offert par le lieutenant de la batterie un fouet de fellagha fait d'un très long tendon de chameau tressé et armé d'un treillis de fer. Je pensais au sort de ceux qui avaient opté pour la France comme les Français qui avaient choisi Pétain une quinzaine d'années auparavant. *Vae victis* doit avoir sa traduction arabe. Certains Algériens lucides, comme l'interprète Aniched qui remontait jusqu'à son septième ancêtre prénommé ben Yahia, ne se faisaient pas d'illusions sur leur sort à terme et me demandèrent de les aider à être mutés en France. J'espère qu'il vit toujours ou, sinon, qu'il aura réussi à réaliser son rêve avant de mourir éventuellement d'un sourire kabyle fendu jusqu'aux deux oreilles et bourré par ses couilles qui devaient lui permettre de niquer un nombre illimité de fois pendant une nuit entière dans un bordel de la Casbah. L'Algérie n'était pas le paradis de la liberté sexuelle et l'homme n'avait de choix véritable, avant comme après le mariage, qu'entre le bordel, la masturbation avec une feuille d'alfa et sa brelle, sinon l'homosexualité très courante dans l'armée.

Je repartirai toujours vierge par le même paquebot Kairouan, non sans avoir passé un après-midi entier dans la baignoire ma chambre à l'hôtel Saint-Georges, un peu moins luxueux que l'Aletti, mais situé au pied de l'allée qui montait au palais du Gouvernement Général, le GG, témoins de tous les faits et méfaits qui s'accumuleront jusqu'à l'Indépendance; il fallait cela pour me débarrasser définitivement d'une crasse d'un bon mois sans lavage. J'allai voir, pour la première fois depuis deux mois et demi, un film dans un cinéma qui finissait juste avant le couvre-feu de minuit. Sur le chemin désert du retour à l'hôtel, je faillis trépasser d'effroi en voyant sur le trottoir d'en face un jeune homme s'arrêter brusquement à ma hauteur et fouiller fébrilement dans ses poches. Une grenade? Non! une cigarette et un briquet, ouf! J'appliquai la formule de la traversée de la cour de ferme à Martigné-Ferchaud.

L'atmosphère d'Alger était légère en ce début d'automne 1958. L'Algérie Française de M de Sérigny perdurerait à l'infini. «*Poh! Poh! Poh! Nous sommes plus Français que vous*», af-

firmaient les lecteurs de l'Echo d'Alger. La Méditerranée était mauvaise au large des Baléares. Je n'étais pas malade et le dîner ne réunit que quelques individus à la table du capitaine. La conversation avait un son bien différent à mes oreilles qu'à l'aller. Déjà mon engagement politique, évident au départ, était repoussé aux calendes grecques. Je ne pouvais plus croire aux contenus de l'Express; seuls le Canard Enchaîné et Minute - bien sûr sur des registres totalement opposés - racontaient les choses que j'avais vécues sur le terrain et que je ne pouvais que déplorer, telles les exhibitions sur la place publique de fellaghas fusillés. Dans cette affaire, tout le monde était à la fois dupeur et dupé. L'indépendance serait une épreuve difficile pour la jeune Algérie et une bonne partie des Arabes avec qui j'avais vécu en toute intelligence serait les victimes expiatoires du manquement à la rébellion. Les nantis n'avaient jamais cru à l'escroquerie de l'Algérie Française; la majorité était déjà partie avec argent et bagages, laissant des régisseurs espagnols ou italiens diriger leurs fermes ou leurs commerces. Seul resterait berné un petit peuple émotif et attachant, mais mal éduqué, matraqué qu'il était par des manipulateurs sans scrupule ou totalement irresponsables.

Je ne retournerai pas en Algérie du Nord, en particulier à El-Aneb, malgré l'envie que j'en ai eu souvent. Ne serait-ce que pour revoir encore une fois ce geste d'amour cordial qu'est le salut des hommes du bled que je n'ai jamais vu faire chez les Arabes de France ou d'ailleurs. La main droite se lève haut vers l'épaule, paume ouverte, puis descend en arc de cercle large et presque nonchalant pour choquer le bout des doigts de l'autre qui effectue un parcours identique et synchrone jusqu'à la perpendiculaire au sol et remonte sans marquer l'arrêt vers la bouche puis le cœur. « *Labes aleikum sidi? Labes! Amdullah! Labes aleik? Labes lalla! Amdullah* ». Mon cœur de Maure en frissonne déjà devant tant de noblesse. J'aime mieux le « *mleir beseif* » et les « *djib el kawa* » que les « *Emshi gourbi becif* » et les « *Rhlaas fissa, nadinbouk* ». Pourquoi se le cacher, il n'y avait pratiquement pas de juifs en Bretagne. L'antisémitisme était ontologiquement inséré dans le catholicisme intégriste breton, mais il ne se prêtait qu'à des manifestations épiphénomènes, pas plus fréquentes envers les juifs parisiens - Léon Blum fut moins attaqué que Pierre Mendès-France dans mon *douar* d'origine, surtout hostile à l'association capital-travail - pas plus ni moins qu'envers les colporteurs maghrébins. Il n'en allait pas de même en Algérie et je fus initié à la subtilité grassouillette de l'humour juif séfarade marqué par l'auto-dérision grâce à un disque microsillon passé tous les jours à la SAS et racontant les plaisanteries d'un chansonnier de cabaret algérois, célèbre dans un petit monde dont la métropole ne parlait jamais et ne découvrira vraiment qu'avec l'exode de 1962.

EXTERNAT DE RENNES, UNIQUE OBJET DE MON RESSENTI-MENT (1958 - 1962)

La France de Paris vibrait à la rentrée sous l'impact de l'enquête d'opinion de l'Express sur la Nouvelle Vague, destinée à lancer le film *Les Tricheurs* de Marcel Carné. Il ne m'émut guère: je ne m'y reconnus pas. Pour ma part, j'avais eu ma nouvelle vague, quelques années plus tôt, avec *Les amants de Vérone*, *Avant le Déluge*, *Le Blé en Herbe*, *Elle n'a dansé qu'un seul été* et *Les Sourires d'une nuit d'été*. Bien que ma liste soit loin d'être exhaustive, Anouk Aimée, Marina Vlady et la malheureuse Nicole Berger, comme Ulla Jacobsson et sa soubrette délurée, Janet Leigh et la petite amie de James Dean dans *À l'Est d'Eden* étaient davantage mes idéales contemporaines que la Pascale Petit de Jacques Charrier, Laurent Terzieff, *les surpattes* et leurs bagnoles de sports. Il faudra sans doute revisiter l'époque des années 53-57, ne serait-ce que pour revoir avec joie les dessins des caricaturistes du Canard Enchaîné se déchaînant sur les *Judokatholiques* lavallois qui avaient tenté de saborder en kimono et ceinture noire la sortie du *Blé en Herbe*, un film bien plus magnifiquement scandaleux à sa sortie en 1953 que n'importe quelle Emmanuelle post-soixante-huitarde. La nouvelle vague, jusqu'à *Zazie dans le Métro*,